

# L'autre rive



Le fil de ses pensées s'était arrêté, comme suspendu par le temps. L'air du soir effleurait sa peau et dessinait à la surface de l'eau des ondes bleues, à l'infini.

Il se laissait porter par ce vent nouveau, inattendu.

Sur les rives du lac où il avait grandi, il avait choisi de se retirer du monde.

La cabane, bien que précaire, suffisait à son retrait du monde. Comme une parenthèse.

Il avait choisi ce lieu qui avait abrité jadis son père et son grand père, pêcheurs sur ce lac immense, qui paraissait s'étendre sans fin. Enfant, il n'en voyait jamais les rives éloignées et cela ajoutait au mystère du lieu.

C'est là qu'il avait appris à nager, à jeter des cailloux sur l'onde aquatique, à guetter les grenouilles au printemps. Un lieu pétri de souvenirs anciens, éloignés comme la rive là-bas, inatteignable...

Faire une pause, cela faisait longtemps qu'il en rêvait puis les événements l'avaient poussé là.

Seul dans sa barque, il restait immobile, avait déposé les rames pour mieux s'imprégner du paysage alentour. Déposer les armes...

Le bleu intense de l'eau, le vert des feuillages frissonnants, tout l'inspirait dans cette retraite intérieure.

Le vent passait sur ces cheveux mais ne semblait pas l'atteindre.

Le lac et la barque étaient imprégnés de son histoire, une histoire faite de nombreux départs, d'éloignements et de séparations. Cela faisait si longtemps qu'il n'était pas revenu ici, revenu à lui.

Sur la nappe colorée, un vase bleu, héritage de sa mère qui aimait à travailler la terre jadis. La terre, l'eau, l'air... un retour aux sources de la vie.

Un moment opportun, privilégié pour s'interroger sur la vie, sur nos vies et sur le monde vers lequel nous allons.

Vers quels rivages souhaitons nous prendre le cap ? Pour quel partage du monde qui nous abrite ?

**Elisa M.**

**Sans titre**





Elle se souvient. C'était en avril. Le printemps était là, violent. Il allait partir, quitter la ville, quitter la communauté. Non pas qu'il en eût assez, mais la raison voulait qu'il n'écoute pas son cœur. Son avenir professionnel l'appelait ailleurs. Ils ont organisé une soirée d'adieu. Elle a pleuré. Elle a dansé avec lui. *Danser, c'est comme parler en silence. C'est dire plein de choses sans dire un mot.* Adieu est un mot impossible à prononcer. Il est parti.

Ils se sont revus... plus tard. Ils se sont retrouvés, trouvés, ils ont vécu ensemble toute la vie. Mais la vie s'arrête quand la mort est là, violente, comme le printemps. C'était en hiver pourtant. Le froid était violent, et il était nu sur son lit de mort.

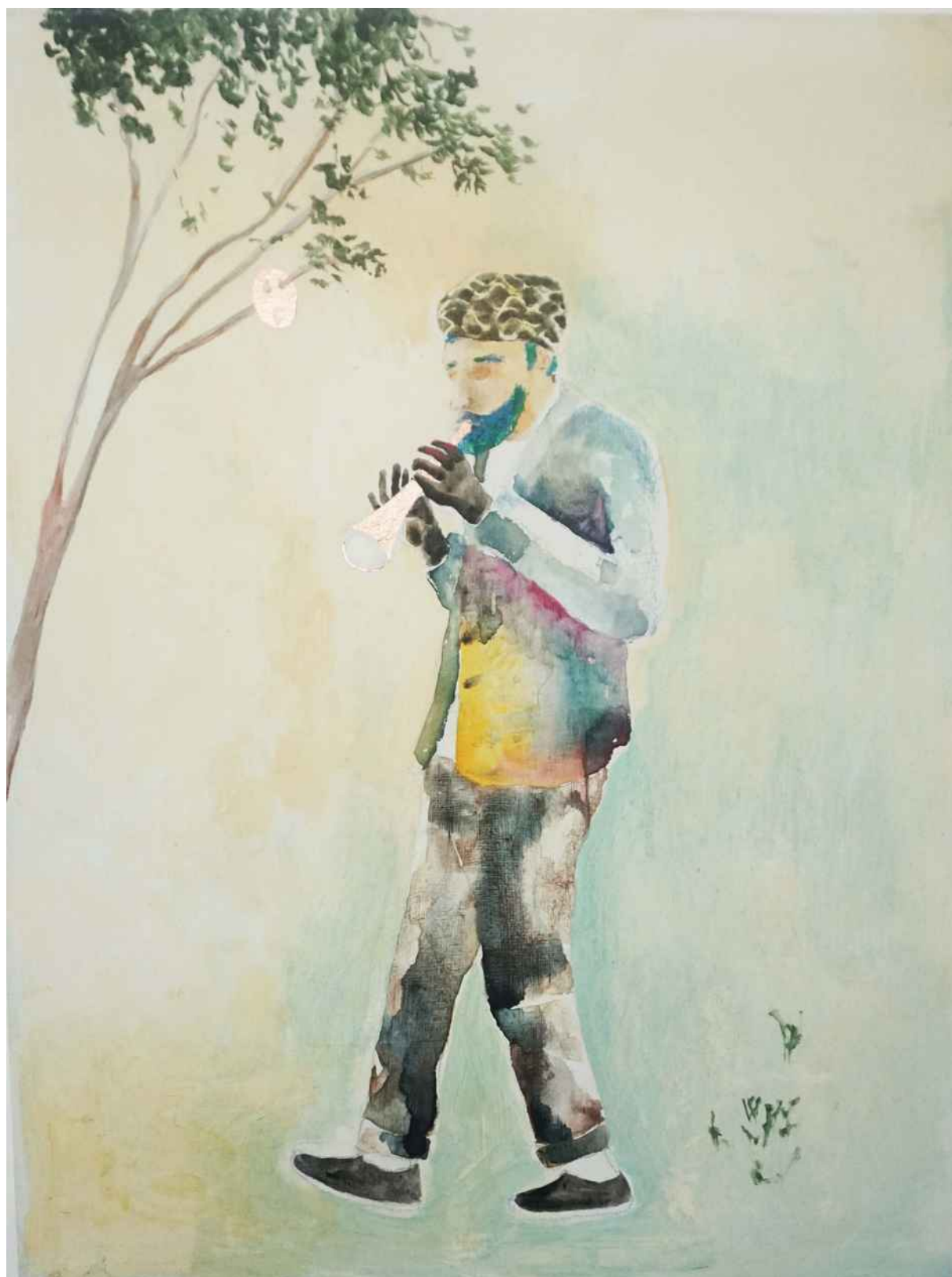
Les gens ne disent pas « il est mort », les gens disent « il est parti ». Mais où est-il donc ?

Elle veut le retrouver.

Cette nuit, elle est passée de l'autre côté. Elle a mis sa robe jaune. Celle de ses vingt ans. Et... elle l'a vu ! Derrière le rideau noir, il chancelait. Comme s'il avait trop bu. Il avait son bermuda rouge, celui de la plage du Tréport. Elle a couru vers lui. Et quand leurs corps se sont reconnus, ils ont dansé.

**Noëlle R.**

## Passeurs – Atelier écriture confiné



La tête dans le guidon, toujours sur le départ, tu as le vertige, tu as peur, tu te questionnes... Dans les rues de New York, tu cherches la voie et la vertu, tu montes des escaliers, tu descends des escaliers, 1 700 mètres de dénivelé, rendez-vous annulé, plus de batteries, tu avais pourtant changé les piles hier... Tu as mal au cœur dans la turpitude de ce monde, tu cherches une main, un regard et vise un coin de ciel bleu...

Pas d'inquiétude, tu sais qu'il faut laisser passer l'orage et attendre des jours meilleurs... même si tu n'as jamais été croyant, toujours sur tes gardes, toi le vainqueur, l'as de cœur...

Mais là, tout à coup, il faut que ça s'arrête ! Tu voudrais revoir le sage, sans âge, croisé dans ce hall de gare. Il venait vers toi en toute quiétude, il avait le visage d'un dieu inca. Était-ce un rêve ou la réalité ?

Tu fermes les yeux. Une aquarelle aux tons vert et lilas se dessine, une douce musique se fait entendre. Un joueur de pipeau apparaît, un regain de légèreté t'envahit, et tu suis ce musicien qui t'amène vers un Eden... vers l'autre rive...

Autour de vous, tout le monde vous regarde en silence, religieusement, le souffle coupé, attendant qu'à nouveau la beauté parfaite triomphe du chaos !!

**Elise T.**

Le 12 avril 2020

**Char Céleste**





Plusieurs mois après mon arrivée au Brésil, mon périple m'avait



ramené sur la côte atlantique, dans un petit port de pêche, entouré de collines, situé à quelques centaines de kilomètres au sud-ouest de la capitale. Pour subvenir à mes besoins, je me fis embaucher quelques jours par semaine chez le propriétaire d'une plantation caféière où je travaillais aux côtés d'autres immigrants européens.

Je pus louer pour une somme modique une bicoque à l'allure rudimentaire. Celle-ci comportait néanmoins tout le confort dont je souhaitais disposer : la partie cuisine, revêtue d'un délicieux carrelage blanc et bleu, était reliée à une pièce au parquet soigné qui donnait accès à une large terrasse en bois. Le toit qui l'agrémentait permettait à la fois de rafraîchir l'intérieur et de savourer aux heures les plus chaudes une vue imprenable sur la côte et l'océan.

Tout le mobilier répondait aux besoins des différentes activités que j'avais décidé de réaliser dans cet espace : reprendre la suite de mon journal, me plonger dans l'étude des ouvrages que j'avais jugés compagnons indispensables de mon voyage.

Chaque soir, le banc de la terrasse m'invitait à un moment de détente et de contemplation.

Loin de ma famille, je voyais mes souvenirs d'enfance et de jeunesse remonter à la surface, expliquant les raisons de ma venue en Amérique du Sud.

Dès l'enfance, je m'étais plongé dans des carnets de voyages que j'avais dénichés à l'insu de mon père parmi les innombrables ouvrages de sa bibliothèque.

Ces lectures m'avaient permis de guérir du grand chagrin causé par le décès prématuré de ma mère. Mon père, tout en surmontant sa peine immense, poursuivait l'éducation que ma mère et lui voulaient complète et étendue pour leurs enfants.

La journée, ma sœur Héloïse et moi continuions seuls nos apprentissages en littérature, sciences, arts et musique. En fin d'après-midi, il nous rejoignait pour nous parler de son travail de naturaliste effectué dans la journée. Ses matières de prédilection : la botanique et la pédologie.

Mon goût prononcé pour la faune et de la flore vient de lui ; mes lectures clandestines avaient également développé une profonde attirance pour d'autres cultures et d'autres terres que la campagne où j'avais été élevé.

Une fois mon deuil passé, je partageais mes rêves d'aventure auprès de ma sœur et de notre voisin Victor. Au fur et à mesure que nous grandissions, Héloïse et Victor se rapprochèrent irrésistiblement. Tous deux entreprirent les mêmes études, leur passion commune pour la médecine scella définitivement leur union.

Aussi discrète que je pouvais l'être, la sœur de Victor me déclara son amour la veille de mon départ pour Nantes d'où j'embarquerai pour un long voyage vers le Nouveau Monde. Elle avait conscience que sa déclaration n'allait rien changer à mon envie de parcourir le monde, envie que j'avais déjà réussi à imposer à mon père.

Un soir, je m'assoupis sur la terrasse.

Dans mon rêve, pris de fièvre, je m'écroulais sur le carrelage de la cuisine. Ma flûte roulant au sol continuait à émettre des notes de plus en plus lointaines. Au-delà de la terrasse, un cortège étrange avançait, célébrant la mort comme si cela était une fête. Les sourires étaient sur leurs visages.

Le lendemain, j'étais retrouvé sans vie.

**Florence P.**

**Hug**



En 2050 un virus décima l'humanité. Toute ? Non. Un village Inca, un ayllus perdu dans la forêt, trouva un remède grâce au fruit d'une plante, le Yuachaqua. Comme ils vivaient assez isolés quelques uns survécurent. Mais dans leur petit groupe la consanguinité menaçait. Alors, un soir d'éclipse, donc favorable aux dieux, il y eut une réunion des derniers survivants autour d'un feu.

Une cérémonie spéciale fut dédiée à Wiraquacha, le dieu créateur des Incas. A cette occasion ils avaient cueilli des feuilles de coca et les avaient jetées sur une assiette plate pour lire dans leur disposition ; les auspices étaient avec eux. Le chef laissa la parole à chacun :

– << Il faut rester à l'abri ! >> vociféra une vieille grand-mère.

– << Nous allons tous mourir de toute façon....>> gémit un homme plus jeune.

– << Personne d'autre n'a survécu ? >> demanda sa jeune fille.

Tout le monde se tut. Chacun perdu dans ses pensées désespérées.

Puis quatre guerriers furent choisis et il fut décidé que chacun quitterait le village dans des directions différentes à la recherche d'autres humains afin de les sauver. Pachakuti, un homme respecté pour sa sagesse parti vers le sud. Au fil de son parcours il ne rencontrait que villages abandonnés et morts.

Puis, un jour qu'il pêchait, il entendit du bruit dans un fourré. Il s'approcha prudemment et il trouva un jeune garçon agonisant. Il faisait peine à voir ! Maigre, allongé et gémissant. Il le soigna avec sa décoction miracle en cueillant les fruits du Yuachaqua qui poussait en abondance au bord de la rivière.

Après plus d'une semaine il se leva pour la première fois et cet enfant se jeta sur Pachakuti en larmes. Il se serrèrent dans les bras l'un de l'autre. Et là, ils sentirent le poids du monde sur leurs épaules. Pachakuti senti son visage se ramollir. Tout s'arrêta brutalement. Puis la tête de Wiraquacha pris la place de la sienne. Une lueur venue du ciel éclaira les deux rescapés. Le jeune garçon se dédoubla alors, et l'ombre de son sosie disparue en même temps que la lumière céleste. Puis tout redevint normal. Les oiseaux se remirent à chanter et la rivière coula à nouveau. Lorsqu'ils furent prêts ils partirent plus au sud à la recherche d'autres âmes perdues pour transmettre leur message d'espoir et de survie. // **Cécile A.**



# Déluge



Le réveil du téléphone vibre depuis 10mn. Sur la table de nuit, entre verres presque vides, boîtes de cachets entrouvertes, le téléphone se fraie un chemin. Il avance au pas des vibrations, insecte moderne tombé sur le dos. Le téléphone arrive au bord de la table, et boum...il tombe sur le plancher. Ce bruit le réveille. Thierry est empêtré dans un rêve. Encore ces oiseaux roitelets. Cette fois ils lui picoraien les jambes. Et les bras tendus, mains ouvertes il essayait d'atteindre le ciel. Thierry cherche à s'orienter. Quelle heure, quel jour, comment, pourquoi, où, avec qui, ... Après plusieurs secondes, enfin, les pièces du puzzle de sa vie s'assemblent. En enfilant ses chaussettes, il répond aux questions, méthodiquement, se confrontant aux unes après les autres pour reprendre pied. Puis courir dans une jambe de son pantalon, chausser son écharpe, enfiler sa vie, peigner son sommeil, amasser ses outils, laisser sur le sol le tas multicolore de ce qu'il est vraiment. Thierry a enfilé son costume de monsieur participe au progrès du capitalisme comme la société le lui a enseigné, comme l'éducation le lui a indiqué. Il se rend vers l'univers rayonnant de son travail. Thierry ne sait plus comment mais il a appris à faire tout cela – sauter dans sa voiture, prendre place dans un bouchon, rentrer dans un bureau, plonger dans l'écran de son ordinateur, relever le nez pour aller en troupeau faire la queue dans la file de la cafétéria, laisser filer toutes ces journées sans savoir quel temps il peut bien faire dehors, sans savoir comment se porte la nature. Elle est tellement éloignée de son lieu de vie que lui comme tous les autres, en est parfaitement déconnecté.

Pourtant Thierry a réussi quelques échappés. Il a échappé à cette vie en couple malgré le dépassement de la trentaine. Il a échappé au pavillon en banlieue avec son petit jardin malgré ses finances aisées. A quoi encore a-t-il échappé... Thierry ne fait plus de projet. Si ! Il projette de partir en vacances aux Baléares. Si ! Il projette de reprendre son inscription à la salle de gym à côté de chez lui.

Déjà le soir. Thierry rentre chez lui dépossédé. Dépossédé de lui-même, dépossédé de ses envies, dépossédé de ses rêves, dépossédé de sa temporalité. Thierry s'assoie sur son canapé. La femme de ménage est passée. Comme toujours elle a parfaitement œuvrée. Elle débarrasse la confusion que Thierry laisse derrière lui. Cette femme lui permet de revenir chaque soir

devant une nouvelle page neutre, un environnement net qu'il pourra à nouveau souiller de ses errements, dans lequel il pourra à nouveau se débattre avec ses pensées. Et ce soir ce qui s'impose à Thierry, c'est la pensée de cette femme. Cette grand-mère, sa grand-mère, celle qui lui tricotait ces écharpes arc-en-ciel, qui l'emmenait regarder les étoiles, qui improvisait des promenades pique-niques. Il avait le droit d'inviter 2 amis, pas plus que la voiture ne pouvait transporter. Le chien occupait à l'arrière une place non négligeable. Même à trois il fallait se serrer. « où ai-je enfui ma part de nature, ma part de grand-mère, ma part de ciel, ma part de lumière, ma part de paresse, ma part de ... » Thierry connaît la pente vers laquelle il est en train de glisser. Il tente de freiner la dégringolade. Allume l'écran face à lui, joue avec la télécommande, cherche l'évasion visuelle. Comment se fait-il que Thierry ai renoncé ?

Comment se fait-il que, chaque jour, Thierry arrive à enfiler son costume d'homme civilisé ?

Comment se fait-il qu'il n'y ai pas la moindre pomme, pas le moindre poireau, pas la moindre pomme de terre dans sa cuisine. Comment se fait-il que Thierry ne se fasse plus à manger.

Comment se fait-il que Thierry n'appelle plus sa grand-mère, n'aille plus la voir. Le ciel abandonne sa clarté. Thierry ne sait plus ce qu'il préfère : être happer par la vie ou se poser des questions sur la vie – être bien mis dans son costume ou rester assis à moitié nu sur son canapé. Le moment critique de sa journée est-elle celui où il remplit avec rapidité et efficacité les tâches que son emploi lui demande ou celui où il se retrouve désœuvré, sans poireau ni rien d'autre à aimer, devant son écran de fuite. Thierry ne voulait pas. Ne devait pas. La femme de ménage la range à chaque fois et elle a raison. Sa bouteille de whisky est à nouveau devant lui. Ses cachets seront pour plus tard, quand il sera allongé incapable de faire le vide, de se laisser aller, désespéré de ne pouvoir dormir. Thierry va encore passer une foutue soirée.

**Marime B.**

## Sans Titre





## URSULE

Entre vents et marées, à Saint-Georges Les Bulles.  
Dans une lointaine contrée, le vieux Ursule.  
Un musicien de ce petit village de pêcheur.  
Se promenait paisiblement à la nouvelle heure.

A travers champ, sur un chemin caillouteux.  
Une guirlande de souvenirs défilait dans son esprit.  
Au gré du vent, tout un pan de son passé resurgit.  
Des flashes, comme des images, «des pans», des feux d'artifices  
merveilleux

**« Etait - ce de l'ordre du Miracle?  
Qu'avait prévu l'oracle? »**

Tout à coup, le vol d'une mouette, tout près de lui le stoppa net.  
Au loin, un moteur vrombissait dans une frappante stupeur.  
Qui le ramena subtilement à la présente heure.

La nuit commençait à tomber, il décida de rentrer.  
Alors qu'il jouait de sa flûte angélique, Ursule.  
Dans un instant de lumière, jaillissant quelque part dans l'air,  
Eut une idée de beauté et de liberté telle un raz de marée.

Nul doute qu'il fût comme son propre guide.  
Pour allumer les douces étincelles de sa vie.  
Il décida de ne plus subir mais d'agir, tel un druide.  
Qui collectionne les potions d'Elfes et de poésies ...

**« Etait - ce de l'ordre du Miracle?  
Qu'avait prévu l'oracle? »**

Dans un élan de changement, fini les doutes et les rancœurs !  
Loin, les hontes et les colères, lâchées dans une autre sphère.  
Les jalousies, les trahisons, les non-dits, les mensonges du passé, les leurres.  
Ficellés dans un joli paquet, notre Ursule, le voici dans une nouvelle ère!

Tout un coup, il se mit à pétiller de vie.  
Telle une flamme qui brûle d'ivresse

Et qui, comme des caresses, pétille tout en finesse!

**« Etait - ce de l'ordre du Miracle?  
Qu'avait prévu l'oracle? »**

«A bas les peurs!  
Vive l'intelligence du cœur!  
Bienvenue la Joie, la Paix et le goût sucré du temps!  
Célébrons l'Amour de l'instant présent!»

«Oh, ma Sainte Dignité Je te remercie d'exister!»

**Colombine «Encéléstons-nous»**